

CONFERENCE DE BRUXELLES

par André GIDE

Allocution prononcée le 22 mai 1928
pour la projection du film *Voyage au Congo*

L'œuvre d'art que prétend être un film offre ce grand avantage de pouvoir se passer de traduction, d'intermédiaires et d'interprètes. Encore qu'il ne soit pas précisément ma production personnelle, puisque c'est mon compagnon de voyage, Marc Allégret, qui l'a tourné, il répond assez exactement, car notre entente fut parfaite, aux mêmes préoccupations qui dictèrent mes livres. Et tout d'abord vous y trouverez ce goût d'évasion, ce besoin d'aventure qui précipitait vers le risque de l'inconnu mon *Enfant Prodigue*. Je pense que vous y sentirez également le désir de se perdre et de s'oublier dans autrui, qui me paraît peut-être le plus grand secret du bonheur, et qui va tout à l'encontre du reproche que se plaisent à m'adresser certains critiques, de n'avoir jamais su peindre que moi dans mes livres. Si ce film diffère du plus grand nombre des films de voyage qu'il m'a été donné de voir, c'est que, précisément, Marc Allégret et moi nous nous en sommes complètement absentes. La plupart de ces films de voyage en pays lointains se plaisent à nous montrer les sauvages dans leurs rapports avec le voyageur. Et lors même que celui-ci n'est plus visible, l'on sent constamment sa présence. Ce n'est point par rapport à nous que nous vous présenterons les peuplades indigènes parmi lesquelles nous avons circulé. Nous avons tâché de les voir et de vous les montrer au naturel ; c'est-à-dire après un lent apprivoisement, lorsque leur vie n'est plus dérangée par la présence du Blanc.

Nous n'y figurons pas nous-mêmes, nous n'avons cherché à faire valoir ni les difficultés ni les dangers de notre voyage.

Vous ne nous verrez pas attaqués par les anthropophages, encore que les races parmi lesquelles nous avons circulé pendant dix mois soient, pour la plupart, d'anciennes tribus cannibales ; ni par les crocodiles ou les serpents, ni par les fauves, ni par les fourmis. Notre souci constant a été de permettre au spectateur de vivre, ainsi que nous faisons nous-mêmes, dans l'oubli le plus grand possible de notre culture, de notre civilisation, de toutes nos préoccupations personnelles : Nous nous sommes placés devant les indigènes du centre de l'Afrique, comme le romancier se place devant un personnage qu'il veut peindre. J'estime qu'il ne s'agit pas seulement de montrer ses attitudes et ses gestes, mais aussi de les rendre compréhensibles. Et, pour cela, il ne s'agit pas de les expliquer, mais bien de les présenter sous le jour le plus favorable ; un jour à la lumière duquel disparaisse presque leur caractère d'étrangeté, à la lumière duquel ses gestes nous paraissent presque naturels.

Toute œuvre d'art est une œuvre de sympathie ; sans quel amour on ne parvient à rien comprendre et tout ce que l'on comprend bien cesse de nous paraître étrange.

Nous n'avons donc point cédé à ce facile plaisir d'étonner, que l'on sent si souvent dans les films exotiques. Si, pourtant, j'en excepte quelques admirables (et je songe tout particulièrement à *Chang* (1) ou à *Moana* (2)). Rien ne m'attriste ni ne me scandalise autant que ce besoin si fréquent de ne nous montrer, de tous les indigènes, de préférence, que les plus déformés, les plus grotesques, les plus hideux. Parfois même, en regard de certaines laideurs, l'on croit devoir nous montrer quelques très beaux spécimens de la race blanche, de manière à bien affirmer la supériorité de celle-ci. Le nègre sert de repoussoir ; il est là pour exciter le rire, la moquerie, le contentement de soi. Et de même, l'on oppose nos coutumes aux leurs, nos danses à leurs danses, notre raffinement à leur grossièreté, cela plaît à un certain public qui aime à être flatté, et trouve plaisir à penser : « Merci, mon Dieu, de ne m'avoir pas fait naître nègre ». Ce n'est pas à ce public que notre film s'adresse.

Je pense que dans chaque race, de même que dans chaque être il y a quelque possibilité de beauté, qu'un regard attentif et chargé de sympathie peut découvrir. Un certain nombre de races au milieu desquelles nous avons vécu et que nous vous présentons sur l'écran, se sont maintenues très pures. Que nous ayons choisi de préférence les plus parfaits représentants de

ces races, les êtres les plus sains, les plus robustes, les mieux constitués, il va sans dire. Il me paraît que ce choix était légitime et qu'il n'y a point là de tricherie. Il s'agit ici, comme dans toute œuvre d'art, de dégager les lignes principales de l'extrême enchevêtrement de la vie. L'effort de l'opérateur n'est qu'un effort de simplification. Et tout va bien, me semble-t-il, s'il n'apporte dans son choix qu'un grand désir de rendre plus accessibles, plus lisibles pour ainsi dire, certains éléments de beauté.

Malgré toutes les circonstances adverses de chaleur extrême et de difficulté de transport qui risquent de gâter les pellicules, qui rendent impossible le développement sur place ; malgré la lumière souvent imparfaite et voilée, il me paraît que ce film, dans les parties les plus réussies, rend l'impression visuelle de ce pays mieux qu'il ne pourrait rendre celle d'aucun autre pays où les couleurs sont plus variées. L'on s'attend, bien à tort, en Afrique Equatoriale, à trouver avec une lumière beaucoup plus intense, des nuances beaucoup plus vives, des feuillages bariolés, des fleurs plus éclatantes, des papillons et des oiseaux plus somptueux. Durant la saison des pluies un ciel généralement très pur succède aux tornades violentes mais, dans la saison sèche, celle où nous avons circulé de préférence, car elle présente de plus grandes commodités, une sorte de brume de chaleur étouffe les rayons obliques et le soleil ne parvient à traverser ce rideau grisâtre, souvent, que lorsqu'il est déjà très élevé dans le ciel. Les feuillages sont d'un vert si foncé qu'il paraît noir. La plupart des oiseaux, des papillons, des insectes sont bruns, noirs et blancs. Même la peau sombre et mate des indigènes est beaucoup moins trahi par la photographie que ne le serait sans doute une nudité blanche, où viendraient se jouer et chatoyer tous les reflets. Et si, dans certains sous-bois inondés, l'ombre de la forêt équatoriale est trop épaisse pour permettre à la photographie de raconter combien admirablement ces peaux noires se mêlent et s'harmonisent dans la grande symphonie végétale, — au point que les corps se distinguent à peine des troncs des arbres et semblent mythologiquement métamorphoser leurs membres en branches et en lianes — du moins pourrez-vous admirer en plein soleil, le lustre de ces peaux lavées, les corps, au sortir d'un fleuve, prendre un aspect de bronze ou de jade, un éclat d'un instant que la chaleur aussitôt va ternir.

Certains nous ont reproché de n'avoir pas donné plus de paysages. Ce reproche m'a laissé quelque peu perplexe. Je

crois que j'aurais été le premier à le formuler si je n'avais pas vécu dans ce pays. Mais, il faut bien reconnaître que le pays lui-même n'est pas là-bas d'un très particulier intérêt, sinon pour le naturaliste. Le peintre n'y pourrait, je crois, trouver d'autre motif, que précisément le corps humain. L'on circule durant des jours et des semaines dans des régions d'une extrême monotonie, où sitôt au sortir de la forêt étouffante s'étend une sorte de savane informe, couverte de très hautes graminées qui empêchent la vue de s'étendre. Une steppe semée de-ci de-là d'arbres souvent gigantesques, mais dont l'œil ne peut guère mesurer la hauteur par absence de points de repère, et parce que tout dans ce pays illimité est énorme. Oui, vraiment, celui qui partirait pour le Congo à la recherche de paysages admirables serait déçu. Je parle ici du Congo français ; je crois le Congo belge plus pittoresque. Rien de pareil, à beaucoup près, aux sublimes vues du désert.

Le lac Tchad lui-même, dont l'œil ne peut saisir l'ensemble, n'est, dans son détail, pas plus beau que les marais ou les étangs des environs de Cette, et que, sans doute, de beaucoup d'autres que j'imagine mais que je ne connais point de vue. Il n'est pas jusqu'à la forêt vierge, du moins dans la partie que nous avons traversée, qui m'ait, je dois le dire, quelque peu déçu. Nombre de voyageurs m'ont dit que cette grande forêt équatoriale africaine ne supportait pas la comparaison avec celles du Brésil ou des Iles de la Sonde, et je l'accepte volontiers. Qu'est-ce donc qui rend ce pays si attirant ? qui fait que, malgré tout, je me félicite de l'avoir choisi entre tous, qu'il m'a tout au contraire laissé le tourmentant désir de retourner là-bas, de préférence peut-être à toute autre terre plus lointaine encore : c'est l'intérêt profond que présentent ces races humaines primitives, encore si peu entamées à notre contact, de ces races nues et qui n'ont point honte de l'être.

Ces races primitives présentent pour un psychologue encore un autre intérêt. Elles apprennent à l'homme civilisé à se mieux connaître. Pour bien se connaître, pour bien se voir, il faut tout d'abord se quitter. C'est en la voyant de l'étranger que chacun de nous respectivement, peut comprendre le mieux sa patrie. C'est au sein de la sauvagerie africaine que j'apprends à connaître mieux la civilisation européenne dont chacun de nous fait partie, et à laquelle nous travaillons tous. Un des caractères les plus particuliers, les plus difficiles à admettre pour nos esprits européens civilisés, c'est l'extrême difficulté des indigènes de l'Afrique Centrale et en général des tribus

demeurées à l'état primitif, de se séparer individuellement de leurs clans, de leurs tribus, de leurs races. Chacun ne dit pas « je » mais « nous ». Il ne parvient pas, si étrange que cela nous paraisse, à se considérer comme une personnalité distincte, à parler de lui à la première personne. Il ne croit pas à sa naissance ou à sa mort, il ne commence ni ne cesse d'être ; il se confond. Il nous force à comprendre que l'individu n'a été qu'une lente conquête sur l'informe, sur l'indistinct. C'est à partir de cette différenciation que commence la civilisation. Rien de tel qu'une plongée dans la sauvagerie pour vous faire apprécier la culture, qu'une plongée dans le collectif pour vous rendre individualiste. Point de civilisation possible sans différenciation.

Différenciation des individus, différenciation des peuples et des nationalités. Et que la notion de l'individu soit la première création et invention de la civilisation, il est d'autant plus intéressant de le constater et de le comprendre, aujourd'hui, que cette notion de l'individu tend à se perdre et à se dissoudre. Le retour à la barbarie reste toujours à craindre. Le barbare, point n'est besoin d'aller jusqu'au Congo pour le trouver. Il est en chacun de nous, qui sommeille : plus ou moins apprivoisé ou dompté ; plus ou moins profondément enfoui sous les sédiments patiemment apportés par la culture. Rien de plus intéressant que de le retrouver à l'état natif, de mieux propre à nous enseigner ses ressources souvent encore insoupçonnées et comment il sied d'en tirer parti, plutôt que de chercher à le supprimer ou le réduire.

L'on m'a dit que la jeunesse, aujourd'hui en Belgique, commence depuis quelques années à se rendre compte du prodigieux intérêt que présente votre colonie équatoriale. Elle n'est, après tout, pas très différente de la nôtre, encore que beaucoup plus riche, en particulier dans certaines parties plus septentrionales (je songe spécialement aux mines de Katanga). Vous avez, en outre, cet autre avantage sur nous que vous pouvez concentrer sur votre Congo tous vos efforts. De là le degré de prospérité que notre colonie peut, hélas ! envier à la vôtre. Si, peut-être, la présentation de ce film contribue à attirer vers ces terres lointaines, si captivantes, l'attention de vos jeunes gens, de votre « future vigueur », je me tiendrai pour satisfait : heureux d'apporter ainsi mon aide en témoignage de reconnaissance et de sympathie fidèle à une nation amie.

NOTES

1. Film américain, réalisé par Merian Cooper et Ernest Shoedsack. Exploitant le succès récent des films de R. Flaherty, il présentait, avec une ampleur spectaculaire, plusieurs scènes de chasse aux fauves dans la jungle siamoise. La version française en fut tirée par P. Morand. Le lancement fut un des événements de la saison cinématographique parisienne de l'hiver 1927-1928 : la présentation du film coïncida avec le gala d'inauguration, le 24 novembre 1927, devant un parterre de ministres, de maréchaux et d'ambassadeurs, de la nouvelle salle Paramount, boulevard des Italiens, construite à l'emplacement de l'ancien Théâtre du Vaudeville.
2. Film de R. Flaherty, que Gide avait vu à son retour du Congo (v. *Journal*, Pl, t.I, p. 818, 25 juillet 1926).